



REVUE DU MONDE ÉLÉGANT.

Modès, littérature, arts et théâtres.

Ila. -- Scène du Cœur.

SUITE ET FIN.

La comtesse d'Orsay venait de terminer sa seconde toilette du matin, lorsqu'on annonça lord Astolf. Ses belles joues se couvrirent d'une double nuance de rose, et elle donna un coup d'œil dans la glace.

Le jeune lord entra, baisa les mains de la comtesse, et lui dit qu'elle était encore plus belle que la veille.

Il continua encore plusieurs riens auxquels elle répondit.

Il lui demanda ensuite des nouvelles de sa petite Ila.

Madame d'Orsay allait l'appeler, lorsque son domestique annonça qu'une dame demandait à lui parler.

— C'est sans doute ma protégée, dit lord Astolf; je vous laisse causer avec elle et pendant ce temps je vais trouver Ila au jardin.

— Pourquoi ne restez-vous pas? reprit la Comtesse. Il faut bien, Monsieur, vous accoutumer aux tracas domestiques. Aussi bien, vous verrez si cette dame vous convient: cela vous regarde aussi.

— Eh bien! Comtesse, si je ne vous gêne pas, je reste.

M^{me} d'Orsay se leva pour recevoir la dame qui entrait. A peine l'eut-elle regardée qu'elle pâlit.

La dame qui entrait, au contraire, fit une exclamation de joie et s'écria:

— Quel bonheur! c'est madame la Comtesse que je revois! c'est la mère de ma petite Ila! Je vais la revoir, cette chère enfant!... Car c'est ma fille aussi, disait cette femme en s'adressant à lord Astolf; c'est moi qui l'ai nourrie! c'est moi qui suis sa nourrice!... C'était un joli nourrisson. Oh! comme sa petite tête blonde doit être belle aujourd'hui... Mon Dieu! j'ai entendu parler de mariage.... C'est elle sans doute que l'on marie.... Quel bonheur! je vivrai encore pour bercer ses enfants!

Et cette femme pleurait.

La Comtesse avait plusieurs fois cherché à arrêter le torrent de ses paroles, mais cela fut impossible; c'était un cœur qui avait besoin de vider toute sa joie. Lord Astolf, qui n'avait rien perdu de ce qu'elle

avait dit, voulut au contraire la faire parler davantage.

— C'est la joie qui vous égare, reprit-il, Ila n'est pas en âge d'être mariée

— Non, non, dit la Comtesse à sa mémoire la trompe.

— Ma mémoire me trompe, dites-vous? Non, non; ma petite Ila a eu quinze ans ce mois-ci; j'ai une preuve qui fait foi. Ma fille, qui est sa sœur de lait, ma Louise qui a quinze et demi, elle. Est-ce que ce n'est pas une preuve? Je vous l'amènerai. Sera-t-elle heureuse d'embrasser sa sœur!

La Comtesse aurait voulu étouffer cette femme qui venait de révéler d'une manière si imprévue ce secret, qu'elle mettait tant de soin à cacher.

Elle congédia sèchement la première mère de son enfant, et lorsqu'elle fut partie, elle tomba sur son canapé et s'évanouit.

Certainement, dira-t-on, ceci était fort maladroit, mais la Comtesse était faible et nerveuse, et il s'était passé tant de sentimens en elle dans ce peu de temps qu'elle était épuisée; c'était une lutte qui se terminait par cette crise.

Ceux qui ne connaîtraient pas la Comtesse pourraient trouver que cet évanouissement était exagéré, mais nous qui voyons là dedans toute l'âme de cette femme mise à nu devant celui qu'elle aimait, nous trouvons cela naturel, surtout dans une dame dont les plus grands malheurs avaient été de légères contrariétés.

Lord Astolf appela du secours; il fut touché de cet évanouissement dont il ne comprenait pas tout à fait le mystère.

Ila, attirée au bruit qu'occasionna cet accident; accourut auprès de sa mère, car elle l'aimait de toute son âme. Déjà ses petites joues étaient inondées de larmes; toute occupée de sa mère, elle n'avait pas été, comme à l'ordinaire, se jeter au cou son ami, comme elle nommait le jeune lord; mais sitôt que la Comtesse fut revenue à elle, et qu'elle fut rassurée tout à fait sur sa santé, elle ouvrit ses deux bras et

se pendit après lui pour qu'il la souleva jusqu'à portée de recevoir le baiser qu'il lui donnait d'habitude sur son joli front.

— Bon jour, mon bon petit papa, lui dit-elle en prenant de ses cheveux plein sa main, ne sois plus triste; maman n'est plus malade.

Lord Astolf n'avait pas eu le temps de prévoir le mouvement d'Ila. Ses mains tremblaient en soutenant cette jeune fille qui seroulait autour de lui comme un boa: ses lèvres n'osèrent s'approcher de son front: il était pâle et embarrassé: ses genoux fléchissaient; son cœur battait avec violence; il n'osait toucher cette chevelure bouclée dont l'enfant inondait son visage; il se laissa embrasser plutôt qu'il ne l'embrassa.

Ce que la nourrice avait révélé bouleversait tout son être. Ce jeune homme, dont l'âme était candide et pure, tremblait devant cette enfant depuis qu'il savait qu'elle avait quinze ans! oui! depuis qu'il savait qu'elle était d'âge à comprendre un baiser.

Il la posa à terre et s'assit tout ému dans un fauteuil qui était près de lui; toutes les fibres de son cœur étaient ébranlées: ce qu'on appelle l'amour fermentait en lui pour Ila. C'était à ses yeux une amante qui lui accordait, sans le savoir, une faveur qu'il eût été heureux d'accepter d'elle.

— Qu'as-tu donc? lui dit l'enfant en se mettant à moitié sur ses genoux; qu'as-tu donc, mon bon ami: tu es pâle, est-ce que tu es malade aussi?

— Non, ce n'est rien, ma petite Ila! ce n'est rien.

Toute cette scène, presque muette, avait été comprise par la Comtesse: elle aimait: son âme avait un sens de plus! elle possédait ce sens délicat qui fait connaître, à celle qui aime, les sentimens les plus cachés de son amant; elle sentait bien que, plus elle avait attaché d'importance à cacher l'âge de sa fille, plus cela deve-

nait dangereux; aussi, à partir de ce moment, elle fut rivale et jalouse.

— Allez jouer au jardin, dit-elle sèchement à sa fille.

La pauvre enfant partit toute émue du ton de sa mère.

L'expression de dureté qu'elle mit dans cette phrase enleva le reste d'affection que lord Astolf avoit pour elle: il prit pour de la méchanceté ce qui n'était que de la douleur. L'amour des femmes a souvent cette forme. Les hommes qui ne les comprennent pas, les interprètent ainsi que le faisait lord Astolf en ce moment.

Elle est froide, coquette, vaniteuse; mais elle n'a pas d'amour, se dit-il. Il se trompait. La pauvre Comtesse ne l'avait jamais tant aimé.

Leur situation à chacun était difficile; lord Astolf feignit d'être le même auprès de la Comtesse. Il partit en promettant d'être le premier venu à la réunion du soir.

Rentré chez lui, il ne pensa plus qu'à sa petite Ila et au moyen de révéler à cette enfant son âge. C'était pour lui un bonheur immense, que d'ébranler le premier cette âme! que de faire battre ce cœur muet jusqu'ici pour toute réponse d'amour c'était un bonheur d'occuper le premier cette pensée de quinze ans qui, comme un lys caché, ne s'était pas ouverte au jour! c'était un bonheur de faire épeler à ce cœur ignorant et jeune, chacune des lettres du mot: j'aime!

Il résolut que le soir même elle connaîtrait son âge, car il était bien décidé qu'il n'aimait plus la Comtesse.

En arrivant ce ne fut plus elle que ses yeux cherchèrent la première; c'était sa petite Ila!

La fête était brillante. M^{me} d'Orsay avait invité les premières notabilités de Londres, et tous venaient féliciter lord Astolf de son futur mariage.

C'était, comme on le sait une réunion arrangée dans le but d'en répandre le bruit. Lord Astolf répondait à peine à

toutes ces félicitations; une seule pensée l'occupait: c'était Ila!

La Comtesse ne le perdait pas de vue. Il était au désespoir de ne pas voir arriver celle qu'il aimait, quand elle accourut comme une petite folle en poussant tout le monde pour arriver jusqu'à lord Astolf.

— Danses-tu avec moi, mon bon ami, lui cria-t-elle avec sa jolie petite voix enfantine?

En disant cela, elle le prit par le bras et se plaça en face le premier vis à vis qu'elle trouva devant elle.

C'était à qui lui ferait place et à qui l'entourerait pour la voir voler comme un oiseau au milieu de ce tourbillon de danseuses. Chacun l'admirait. Elle était si gracieuse à voir avec sa robe de gros de Naples blanc, dont la forme simple et coquette dessinait la taille et laissait voir ses épaules rondes et soyeuses; une écharpe, négligemment tournée autour de son col allait nouer derrière son corsage; ses beaux cheveux blonds tombaient bouclés sur son col, et ses pieds délicats étaient plus visibles encore par le pantalon coquet et léger qui finissait sur sa jambe.

Toute sa personne était une délicieuse création, et madame d'Orsay en aurait été plus fière ce jour-là que de coutume, si elle n'avait eu une raison pour en être jalouse. Oui, jalouse! Elle était devenue sa rivale, et tous les éloges qu'elle recevait d'elle lui entraient au cœur comme autant de poignards.

Lord Astolf, au contraire, n'avait jamais été si heureux de la voir admirée; chacun de ses mouvements, chacune de ses grâces étaient recueillis par lui. Il la louait dans son cœur bien plus haut que les autres. Quoi qu'il en dit moins en ce moment, et qu'il fût réservé et froid au milieu du concert de louanges qui s'élevait autour d'elle, pour qui l'observait, ses yeux en disaient bien davantage.

Madame d'Orsay, qui s'en aperçut, souffrait horriblement. Lord Astolf saisit l'instant où la Comtesse sortit donner quel-

ques ordres, pour glisser un billet dans un coin du mouchoir qu'Ila tenait à sa main, puis il lui dit tout bas, de façon à n'être entendu que d'elle :

— Lis ce billet sans être vue de ta mère.

Cette phrase fut électrique pour Ila; il lui sembla qu'il s'opérait en elle un changement. Sitôt la contredanse finie, elle courut au jardin et lut :

« Ila, tu as l'âge d'aimer; on t'avait » trompée ainsi que moi; tu n'es plus une » enfant, tu as quinze ans! »

Elle lut et relut ces lignes; elle croyait rêver. Son émotion était au comble, son cœur battait avec violence, et son sang circulait brûlant et actif dans tout son être; ses joues étaient colorées d'une double couche de rose, et ses jambes ne pouvaient la soutenir. Elle s'assit un instant sur un banc; l'idée de rentrer au salon et de revoir lord Astolf la jetait dans un trouble extrême.

Comment éviter les regards de ma mère, pensait-elle; car il n'était pas besoin de lui recommander de se cacher d'elle. Son émotion pour lord Astolf lui apprenait ce qu'il fallait faire. Elle rentra au salon toute tremblante et toute honteuse, comme un enfant que l'on relève d'une punition infligée. La première personne qu'elle voulait éviter fut celle qu'elle rencontra.

Lord Astolf l'attendait; leurs yeux se rencontrèrent et dirent ensemble : Je t'aime!

La Comtesse surprit leurs regards; elle frissonna, car elle devinait tout.

Ce qui l'occupait, c'était de terminer ce drame d'une manière encore brillante pour elle.

Quelques jours après, lord Astolf reçut cette lettre :

« Monsieur, dans huit jours je vous accorde la main d'Ila. »

La pauvre Comtesse se retira dans un couvent; mais avant de quitter le monde

elle fit élever une tombe où l'on écrivit ces mots :

Morte à vingt-cinq ans!

M^{me} H. L.

VIRGINITÉ.

PAR M. ANDRÉ DELRIEU.

La grande lutte qui s'est élevée aujourd'hui dans la littérature, entre le roman intime et le roman descriptif, n'est point prête à finir. Chaque jour, de nouveaux combattans se présentent dans la lice, les uns pour simplifier la question, les autres pour la compliquer, et tous enfin arrivent sans s'en douter aux mêmes résultats, c'est à dire à l'exagération des deux idées, qui ont chacune leur vertu particulière, mais qui ne peuvent former à elles seules la base d'une littérature. Le sentiment et la description ne s'excluent point mutuellement; ils sont, au contraire, inséparables de toute œuvre remarquable. Sans ces deux élémens, il n'y a pas de livre complet. RENÉ et ATALA, par exemple, ces deux modèles de composition littéraire, n'ont mérité la place élevée qu'ils occupent aujourd'hui dans l'histoire des lettres, que parce qu'il leur a été donné de fournir un magnifique exemple de la puissance que peut avoir la combinaison harmonieuse des deux genres que l'on veut faire paraître ennemis.

M. André Delrieu a compris cette vérité : le livre qu'il vient de publier est conçu dans un esprit de sagesse qui marquera son succès d'une manière durable. VIRGINITÉ est la mise en œuvre d'une pensée intime, d'un sentiment d'une valeur positive, habilement fondu dans un drame intéressant, habilement coupé pour la lecture, et excitant dans l'ame du lecteur la curiosité et l'attendrissement, expression manifeste de l'intérêt d'une œuvre quelconque. Il est difficile de faire ici l'analyse de VIRGINITÉ; les longs développemens ne sont pas, comme on le sait, de notre compétence. Nous croyons cependant utile de nous arrêter quelques instans sur le fond du livre, afin de faire ressortir plus tard combien la forme en est attachante et gracieuse.

Paz van Ullens est l'héroïne du livre; c'est elle qui résume dans son existence toutes les douleurs, toutes les joies, toutes les tendresses imposées à toute jeune fille par ce mot si doux et quelquefois si fatal : Virginité. Paz appartient à des parens riches; elle est belle, mais d'une beauté difforme; car sa taille plus grande que nature, pour nous servir de l'expression tech-



La Mode, revue du monde élégant
 Longue rue neuve, 79, à Bruxelles.

nique, éloigne d'elle tous les époux. Le bonheur de toute une vie dépend souvent d'une circonstance matérielle aussi frivole que celle d'une taille plus ou moins courte, plus ou moins élevée : c'est là un fait que M. André Delrieu a su développer avec un talent véritable.

Paz se consume dans une attente stérile; dévorée par le feu intérieur d'une jeunesse robuste, elle lutte long-temps entre son devoir et la force de son tempérament, et elle finit par succomber et se livrer à Téléphe, peintre français plein des séductions que donnent à l'homme jeune une pauvreté noblement avouée, un de ces scepticismes complaisans qui mettent quelquefois en lumière les sentimens généreux avec plus de force et d'éclat que la foi la plus ardente, et une expérimentation des peines de l'amour qui se trahit dans le regard et dans la voix.

Dans le livre de M. Delrieu, les caractères de Paz et de Téléphe sont renfermés dans les quelques lignes que nous venons d'écrire; quant à l'amour incestueux du père van Ullens pour sa fille, quant aux scènes du couvent des trappistes, et au sombre enthousiasme de Giraud le majordome, ce sont là des ressources matérielles fort habilement exploitées par l'auteur, qui contribuent même beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage, mais qui ne sont en définitive que les décorations du drame, la bordure du tableau.

À côté de Téléphe, et comme pour faire ressortir les faiblesses du caractère de son héros, M. Delrieu a placé Christophe, cœur naïf qui a cru à l'amour, et qui ne trouve que la mort pour remède à la douleur qu'il éprouve d'avoir été trompé. Téléphe, lui aussi, a été trompé, mais il veut tromper à son tour; c'est là ce qui fait son infériorité vis à vis Christophe qui, pour ne pas rendre le mal pour le mal, se condamne à la retraite. De même qu'il avait placé un second héros à côté de son héros, M. Delrieu a mis une seconde héroïne à côté de son héroïne; Ursule, l'amante de Christophe, domine Paz de toute la hauteur d'une chute qui a pour cause unique et exclusive l'exaltation du cœur et non celle du tempérament.

Du reste, cette dualité du livre de M. Delrieu est précisément ce qui en fait le charme; l'histoire désolée, mais contenue, de Christophe, traverse doucement les pages sombres et terribles du drame, comme un ruisseau qui vient se mêler dans un fleuve, et la résignation du jeune trappiste contraste d'une manière pleine de moralité avec l'indifférence du peintre qui abandonne sa maîtresse sans autre but que celui d'une mobilité philosophique, qu'on regrette de ne pas lui voir perdre à la fin du roman.

Dans un roman, le lieu où se passe la scène

n'est pas indifférent; en choisissant la Belgique et surtout Anvers, cette ville presque italienne dans le Nord, M. Delrieu a fait preuve d'excellent goût et surtout d'un talent descriptif qui ferait honneur à un écrivain déjà rompu aux publications de longue haleine.

M. Delrieu appartient à cette école dont nous avons parlé au commencement de notre article, école qui veut fondre et réunir, dans une commune alliance, les deux élémens de l'art, le sentiment et la description. L'influence de *Virginie* sera immense sur la jeune littérature; ce livre vient de créer un juste-milieu entre le système trop exclusivement psychologique de M. de Sainte-Beuve et le système trop exclusivement descriptif de la littérature actuelle. Quant à M. de Balzac, qui personnifie en lui l'exagération constante des deux systèmes, il n'entre pour rien dans la création de M. Delrieu. Cette sorte de juste-milieu est fort difficile à trouver; rien en ce monde n'est hérissé d'obstacles comme la conciliation littéraire. Nous ne pouvons cependant nous empêcher d'engager M. Delrieu à persévérer dans la voie nouvelle qu'il vient d'ouvrir d'une manière si brillante. On ne peut occuper une place dans l'histoire de l'art qu'en lui rendant des services véritables. *Virginie* peut être rangée dans cette dernière catégorie; c'est là un grand et véritable succès.

Modès de Paris.

Les conversations du jour sont toutes, on le pense bien, sur le mariage du prince et les fêtes auxquelles il donnelieu. On ne parle que de beaux jours, de belles soirées, de belles toilettes, de belles femmes; tout enfin semble beau dans cette joie nationale; à l'heure où nous écrivons, le palais de Fontainebleau entend résonner les pas de maints nobles petits pieds qui viennent participer aux premiers honneurs rendus à la jeune princesse. Les plus nobles, les plus jolies femmes de la cour sont admises au partage de ces premières faveurs.

Après les récits dont tous les journaux sont pleins sur l'arrivée et la réception de la princesse Hélène, reposons notre esprit sur des objets qui sont exclusivement du domaine de *la mode*, et commençons par la toilette de l'auguste mariée.

La princesse portait à son arrivée à Melun un chapeau de paille d'Italie, un peu surchargé de plumes, et sa mise, quoique très-fraîche, conservait encore un peu d'étrangeté. Mais il y fut promptement mis bon ordre; car une couturière célèbre (M^{lle} Palmyre), qui l'attendait à Melun, prit à *vue* des mesures qui lui suffirent pour mettre à point, dans la nuit, les robes que la princesse a revêtues.

La robe de mariée, en point d'Alençon, est un magnifique présent de la reine. Ses garnitures, relevées, agrafées, sont soutenues par des bouquets de fleurs délicates, fines roses blanches, lilas blanc et jasmin d'Espagne. Les diamans qui scintillent, répandus sur toute la toilette, sont surtout remarquables dans le *chapeau* d'usage, où ils sont montés en feuillage d'orange, mêlé aux boutons tremblans en perles fines, et brillent au milieu des barbes de dentelles qui tiennent lieu de voile.

Les appartemens provisoires de M. le duc d'Orléans sont tendus d'admirables tapisseries sortant des manufactures des Gobelins.

Les trois premières pièces de l'appartement étaient encombrées avant la cérémonie des merveilles du trousseau. C'était d'abord une robe en gros de Naples écriu à carreaux satinés bruns et noirs, et des manches qui rappellent celles du 16^e siècle, divisées en sept bouillons gradués, dont le dernier n'a que deux doigts de hauteur, tandis que le premier, beaucoup plus étendu, est à demi caché par un jockey garni d'une frange. Au bas de la jupe, un volant à tête tombante est garni de cette même frange en soie, si bien nuancée, d'après les couleurs de l'étoffe, que l'on dirait les bords effilés.

Une *tunique* en cachemire rouge semé de petits bouquets, et une autre en cachemire marron, laissent paraître sous leur jupe courte, ouverte, aux coins arrondis, un jupon de percale blanche brodée, garni de dentelle. Les manches à la Clotilde enveloppent les bras, et le corsage à châle

laisse le cou dégagé. Des franges de soie garnissent tous les bords, et pour ceintureselles ont des cordelières.

Une robe de moire violette, garnie de point d'Alençon au corsage et aux manches, est agrafée à l'extrémité des revers par des feuilles délicates en soie de même couleur, travail fin et transparent.

Plus habillée, une robe en moire bleu-de-ciel mêle les longues dents pointues de sa dentelle de soie à des petits nœuds et aux garnitures posées en coquilles, petites ailes peu froncées et posées en biais, à la suite l'une de l'autre, dans toute la largeur de la jupe. Ici encore, les manches à façons, cinq bouillons séparés par une dentelle de soie. Ici le corsage en pointe est fait en draperie tyrolienne, à plis soutenus et largement formés. Un petit nœud derrière marque la taille et tient lieu du ceinture.

Une robe lamée en paille est d'une charmante simplicité. La dentelle est imitée par la broderie du volant brodée en paille, que relèvent, par distance, des bouquets de coquelicots et d'avoine.

Puis viennent les négligés.

C'est un *peignoir*, costume du matin, d'un travail parfait, frais et doux comme une rose des quatre saisons; une mousseline claire sur laquelle des points à jours, formant le carreau, encadrent une petite broderie délicate, feuilles et boutons de rose semés. Le côté qui croise sur le devant est couvert d'une demi-mathilde, étroite, à partir de la ceinture, comme les deux doigts, et qui, s'élargissant graduellement, se perd vers le bas en une bordure qui surmonte l'ourlet tout autour.

Les bouillons dans lesquels passe un ruban rose irisé, accompagnent une malines haute de plus d'une main, riche et d'un genre bien neuf, car les dessins exécutés pour son altesse ont été faits exprès pour elle par l'homme qui a su trouver le secret d'apporter une idée nouvelle dans l'exécution de la moindre fantaisie. L'art de réunir des genres opposés se fait remarquer en cette occasion, on doute si

cette dentelle achevée hier n'a pas au contraire le mérite de l'antiquité, rien de plus beau n'est sorti de nos fabriques jusqu'à ce jour. A l'extrémité de la broderie, sur le devant, des nœuds de ruban rose irisé soulèvent cette dentelle légère froncée en coquilles capricieuses, et qui entoure la jupe comme un volant. Un double poignet bordé, les épaules entourées de bouillons et de dentelles, le corsage à draperies droites à demi caché par les bouillons et un petit col brisé, sont des détails qui restent insoumis à la description, et pour lesquels il faudrait un adroit crayon.

L'ensemble de ce négligé est si vague, si suave, si coquet, que bien des parures seraient éclipsées par lui, ensemble complet jusque dans ses parties les plus inaperçues, nuage rosé qui jette son pâle reflet sur le jeune visage qu'il enveloppe.

Les mêmes dentelles, les mêmes rubans forment le bonnet; des pantouffles de batiste, brodées comme la robe, sont bordées d'un petit plissé de ruban. Bijou d'élégance avec lequel il faut poser ses pieds sur le velours ou les tapis d'Orient; recherche fragile destinée à une durée d'un jour.

Autrefois, les reines de France portaient avec la robe du matin, en brocart, les pantouffles brochées d'or; aujourd'hui nos reines se souviennent qu'elles sont femmes, et elles placent la coquetterie au-dessus d'un luxe pompeux, dans cette condition du négligé, la plus ravissante de celle dont une beauté jeune puisse exploiter le charme.

Parmi les toilettes complètes sur lesquelles nous aurons à revenir, il n'en est aucune peut-être qui arrête notre souvenir comme l'une d'elles, simple en apparence, mais précieuse de fine et délicate recherche. Peignoir en batiste écrue, bordé au-dessus de l'ourlet de plusieurs rangs de pailles d'Italie, posées à distance égale. Tresse plus pâle que l'étoffe, si souple, si flexible, qu'au toucher on dirait une étoffe

de soie; la manche longue, étroite, couvre le bras, et une seconde manche pendante flotte comme celles des robes de chambre; des effilés de soie écrue bordent une pélerine à longs pans, et de gros boutons travaillés en même soie ferment au poignet la manche intérieure.

Une capote de pareille batiste, gracieuse, garantit, par un énorme bavolet, le cou de l'ardeur du soleil; sur le côté, tombe près de l'oreille un bouquet de violettes nuancées: violette de Parme à peine teinte de lilas, violettes des bois presque noires mêlées à des jacinthes écrues.

La distinction de cette parure privée est indicible. Devant une excessive simplicité on se trouve plus embarrassé de décrire que devant les magnificences riches de détails. Ici, ce ne sont pas les combinaisons savantes dont nous aurons à parler encore; c'est la grace, c'est le goût merveilleusement entendus par celui qui a tout créé. Des souliers et des gants de batiste viennent comme complément à ce négligé confortable.

Parmi les cachemires, il s'en trouve un de la plus grande beauté, vert-émir, avec une légère broderie de palmes d'or, présent de la reine d'Angleterre.

La corbeille de mariage est de forme octogone, présentant deux côtés principaux. A l'intérieur elle est doublée de velours blanc enrichi de ganse et de torsades d'or.

Sur un fond d'écaille brune ressortent des inscrustations en arabesques d'argent, de cuivre et de nacre de perle, heureusement et savamment combinées. Travail patient et riche, d'une perfection de détails au-delà de tout éloge.

Les huit angles que présente l'extérieur de ce coffre sont pour ainsi dire soutenus par huit figures de femmes ailées en bronze doré, en style de la renaissance, d'un dessin correct et neuf, d'une exécution ravissante.

Aux deux extrémités de la corbeille sont placées, en manière de supports, deux

figures d'enfant se perdant dans des rinceaux à double révolution, d'un style neuf et riche tout à la fois; leur développement, dans des proportions heureusement combinées, fait disparaître tout ce que la masse pourrait avoir de lourd et de disgracieux.

Le sommet du couvercle est surmonté de deux amours en bronze, d'une assez grande dimension, soutenant une couronne de fleurs, et appuyés contre un anneau pareillement en bronze.

Au milieu de chacun des grands côtés est un écusson portant enlacés les chiffres du prince et de la princesse royale. La corbeille est supportée par des griffes d'un modèle parfait, le tout repose sur une espèce d'estrade ornée pareillement d'inscrustations, et dont le ton sombre et sévère relève et fait ressortir la richesse des dorures et des sculptures de cette corbeille vraiment princière.

Les joailleries se composent de six paires, une en brillans, une en rubis (les rubis sont tous du même ton, cette perfection d'ensemble est très rare), une en turquoises et brillans, une en émeraudes et brillans, une en perles fines; cette dernière est véritablement merveilleuse. Un baguier contenant six bagues. Ajoutez à cela douze tabatières enrichies de diamans, boîtes destinées aux présens, et vous aurez la liste d'objets qui, dit-on, coûtent 700,000 fr. environ.

Maintenant ne suivrons-nous pas de loin cette jeune princesse, débarrassée de ses guirlandes de fleurs, délivrée de sa couronne royale, libre de rêver seule sous les ombrages centenaires du parc majestueux; libre de contempler paisiblement l'avenir souriant commencé hier, de songer aux promesses de bonheur qui

lui sont faites par le sort. Car sa vie n'est pas tout extérieure: la vie intime, la vie de famille lui est aussi réservée. Glorieuse à la première marche du trône, voilà pour la destinée de la princesse; heureuse par une affection partagée, voilà pour celle de la femme.

Une auréole sur son front, les saintes joies de l'amour dans son cœur!

Chronique.

Le même jour que Fontainebleau voyait la célébration du royal hyménée, une autre union, un riche et noble mariage se célébrait au château d'Edeghem, près d'Anvers.

M. Charles Moretus van Colen épousait la fille aînée de M. le baron Du Bois de Nèvèle. L'avenue du château, pavoisée de drapeaux de couleur, le parc et les jardins ouverts aux villageois en habits de fêtes, un temps magnifique, tout répandait aux environs un air joyeux et animé. Une société nombreuse assistait au déjeuner, qui était des plus splendides. Au moment de la célébration, qui a été faite en grande pompe par monseigneur l'archevêque de Malines, la jeune mariée portait une robe de poul de soie brodée en soie plate, avec manches en dentelles de soie, une écharpe en dentelle de soie lui servait de voile et laissait paraître un diadème en brillans, avec deux rangées de perles dans les cheveux. Le collier, les boucles d'oreilles, les bracelets, étaient aussi en perles et brillans d'une grande richesse.

Le soir même, les jeunes époux sont partis pour Paris, pour aller de là assister aux royales fêtes de Fontainebleau.

On s'abonne à Bruxelles, Longue rue Neuve, n° 79, près la place de la Monnaie. — A Anvers, chez V° Pract, près de la Bourse, et chez Van Mol, Courte rue Neuve. — A Gand, chez V° Bivort-Crowie, place de la Calandre. — A Bruges, chez Demoor, libraire. — A Mons, chez Leroux, Grand-Place. — A Tournay, chez Massart, rue de Cologne. — A Liège, chez Leduc, rue du Pont-d'Île. — A Namur, chez Dujardin-Ruffiaen. — A Charleroy chez Lalicu. Et dans tous les bureaux de postes.

Prix pour Bruxelles : 5 francs par trimestre, 16 francs par an.

Pour les provinces : 6 francs » 20 francs.

On ne reçoit que les lettres affranchies. — Men ontfangt geene brieven, welke niet vragt-vry zyn,